

FREUD ET LA RELIGION

Qu'entendons-nous par les deux termes *Psychologie* et *Religion*, et quel est leur possible lien ? Pour le premier, nous retiendrons la définition que Freud en donne dans l'*Encyclopédie* en 1923 : « Psychanalyse est le nom :

- 1) d'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement ;
- 2) 2) d'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement des désordres névrotiques ;
- 3) 3) d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une nouvelle discipline scientifique ».

Par *religion*, nous entendons un système de croyances et de pratiques réglées pour vénérer une divinité.

Y a-t-il une interaction entre ces deux visions ou conceptions du monde, la scientifique, laïque, et celle de la foi, de la croyance religieuse ? Non au premier abord ; mais le questionnement amorcé par Freud - sur lequel nous nous centrerons ici - questionnement poursuivi à différents moments de son œuvre, a provoqué nombre de réactions, dont celles, hostiles, de l'Église catholique ; plus récemment, un monastère qui s'était ouvert à la psychanalyse a dû fermer ses portes, la vocation de beaucoup de moines s'étant avérée névrotique. Ce nouveau champ de connaissances sur l'homme lui a valu d'être longtemps interdit, mis à l'Index.

Par contre un homme d'Église va ouvrir avec Freud un débat d'une trentaine d'années : en 1909, Oscar Pfister, un pasteur de Zurich, entre en relation épistolaire.

Freud (1927) *Correspondance avec le pasteur Pfister*, Paris, Gallimard, 1966

Il lui envoie un essai, *Idee délirante et suicide des écoliers*, et va échanger avec lui sur sa pratique : la direction de conscience éclairée par les idées psychanalytiques qu'il vient de découvrir. C'est à lui que Freud confiera : « *En soi, la psychanalyse n'est pas plus religieuse qu'irreligieuse. C'est un instrument sans parti dont peuvent user religieux et laïques, pourvu que ce soit uniquement au service de la délivrance d'êtres souffrants. Je suis frappé de n'avoir pas songé moi-même à l'aide extraordinaire que la méthode psychanalytique est susceptible d'apporter à la guérison des âmes ; mais cela tient sans doute à ce qu'étant un vilain hérétique, tout ce domaine m'est étranger.* » Mais sa position variera et, dès les années 20 et 30, il soutiendra la notion de l'analyse laïque, développée dans son essai de 1926/7 *La question de l'analyse profane*.



Freud (1856-1939), le fondateur d'une nouvelle thérapie et d'un nouveau savoir sur l'homme qui a bouleversé le XXe siècle et qui, bien que violemment contesté, continue à « empêcher le sommeil du monde », s'est toujours présenté comme un « Juif athée ». Il s'étonnait d'ailleurs que ce soit un Juif athée qui ait inventé la psychanalyse. On sait qu'il a été élevé dans la tradition juive, mais la nourrice, sa « Nania », une Tchèque fervente catholique, l'emmenait dans les églises, lui « a beaucoup parlé de Dieu et de l'Enfer » (Freud) et l'a sans doute secrètement baptisé, selon Paul Vitz. Il a appris à lire dans la Bible et gardera toute sa vie un intérêt pour les questions religieuses. Épousant en 1886, à Wandsbeck (Allemagne), Martha Bernays, petite-fille du grand rabbin de Hambourg, il dut se plier au mariage religieux car l'État autrichien ne reconnaissait pas le mariage civil. Mais dès la première semaine de vie commune, il interdit à sa femme de pratiquer la cérémonie du shabbat. Elle a accepté sa position et n'aurait repris cette tradition qu'après la mort de son mari, à Londres en 1939. Freud a maintenu cette position d'incroyant, de « Juif laïque », de « Juif sans Dieu » (P. Gay) toute sa vie ; pourtant il s'est intéressé au phénomène religieux, à la

inventé la psychanalyse. On sait qu'il a été élevé dans la tradition juive, mais la nourrice, sa « Nania », une Tchèque fervente catholique, l'emmenait dans les églises, lui « a beaucoup parlé de Dieu et de l'Enfer » (Freud) et l'a sans doute secrètement baptisé, selon Paul Vitz. Il a appris à lire dans la Bible et gardera toute sa vie un intérêt pour les questions religieuses. Épousant en 1886, à Wandsbeck (Allemagne), Martha Bernays, petite-fille du grand rabbin de Hambourg, il dut se plier au mariage religieux car l'État autrichien ne reconnaissait pas le mariage civil. Mais dès la première semaine de vie commune, il interdit à sa femme de pratiquer la cérémonie du shabbat. Elle a accepté sa position et n'aurait repris cette tradition qu'après la mort de son mari, à Londres en 1939. Freud a maintenu cette position d'incroyant, de « Juif laïque », de « Juif sans Dieu » (P. Gay) toute sa vie ; pourtant il s'est intéressé au phénomène religieux, à la

croissance, à la foi et dialoguera avec des croyants, les Suisses C.G. Jung et le Pasteur O. Pfister, et le pacifiste français, prix Nobel de littérature : Romain Rolland, et d'autres encore...

Dans un Symposium récent à Athènes autour de la psychanalyse et de la mythologie (octobre 2006), je m'interrogeais sur un retour (ludique ?) au paganisme, au polythéisme, à l'amour des « idoles » par le biais sublimé de sa collection d'objets mythologiques (égyptiens et grecs), à laquelle Freud tenait par-dessus tout : « Un Freud Grec ? La passion des traces mythologiques ». La connaissance des religions polythéistes de l'Antiquité et leurs objets d'art l'aidaient à réfléchir sur les questions de dieu, de la mort, de l'immortalité, questions qui l'ont travaillées sa vie durant, bien que sa position fût, au fond, celle d'un scientifique, voire celle d'un scientifique.

« À quoi bon Dieu ? » interrogeait récemment et sans détour une revue (*La sœur de l'ange*, Ed. Le Grand Souffle, n°4, automne 2006), de même qu'un philosophe, A. Comte-Sponville, sur un possible spiritualisme sans Dieu. Un siècle auparavant, Freud s'avance d'abord prudemment, avec tact, dans son approche critique des religions, religions en fait judéo-chrétiennes, car l'Islam n'est pas mentionné, et il ne gardera des religions orientales que le principe du « nirvana ». Ainsi, avec précaution et toujours respectueux des croyances ainsi que de la conjoncture politique, conseille-t-il en 1922, à Ernest Jones, d'attendre avant de re-publier son essai « blasphématoire » sur la vierge Marie (« *La conception par l'oreille* »).

Pourtant lors de son désaccord théorique avec C.G. Jung, il ambitionne de trouver rien moins que « l'origine de la religion et de la morale » : ce sera l'audacieux *Totem et Tabou* (1912). Reprenant les travaux d'ethnologues et d'anthropologues - Frazer principalement - il étudie les religions primitives (animisme, totémisme) et y retrouve chez ces ancêtres les mêmes peurs que chez les névrosés contemporains qu'il psychanalyse : l'horreur de l'inceste, la culpabilité, les mêmes mécanismes de défense par « tabou » et la loi d'exogamie. C'est une origine pulsionnelle qui serait donc à la base des religions. L'hypothèse : un meurtre est commis à l'origine de la civilisation, celui du père de la horde primitive. Tout-puissant, gardant femmes et filles pour lui seul en écartant ses fils dont il est détesté mais idéalisé, il est finalement assassiné par ses fils coalisés, puis dévoré (communion, repas totémique). Remords et culpabilité tourmenteront les fils, qui, ne parvenant pas à partager l'héritage, arrivent à créer entre eux un pacte social. Seront prescrits des renoncements pulsionnels tel le meurtre, le cannibalisme et l'inceste. Le père deviendra alors l'objet d'un culte : le dieu totémique.

Bien avant la lecture d'une *Histoire des religions* qui l'avait lancée dans cette recherche anthropologique, Freud avait rencontré dans sa clinique de l'hystérie des phénomènes liés à la religion. Un article de 1907 l'atteste, publié dans le *Zeitschrift für Religionspsychologie* : « Actes obsédants et exercices religieux ». Freud y montre le parallèle entre le cérémonial religieux et le cérémonial névrotique, dont le sens échappe au dévot et au patient. Il décrit et analyse les gestes stéréotypés de patients souffrant de névrose de contrainte que l'on retrouve dans les troubles obsessionnels compulsifs (les « T.O.C. ») : c'est un « cérémonial » privé, absolument nécessaire à accomplir, sous peine d'irruption d'angoisse.

De même Freud s'était-il passionné lors de son séjour chez Charcot à l'Hôpital de La Salpêtrière, et n'a eu de cesse ensuite de comprendre les cas de conversion religieuse mais également les cas de possession, de démonomanie. En 1923, il publie une étude sur ce fameux peintre Christoph Haizmann, recueilli et exorcisé chez les frères de Mariazell près de Vienne : *Une névrose démoniaque au XVII^e siècle*.

Pour Freud, il n'y a pas de religion « révélée » de manière surnaturelle, par une divinité via un homme, un messie. La religion est une création humaine, culturelle, un « travail de culture » (*Kulturarbeit*), dans lequel l'homme se dépasse, renonce à ses pulsions sauvages, thèse qu'il développe dans deux petits ouvrages en 1927 et 1929.

Rappelons maintenant le premier : *L'avenir d'une illusion* (1927). L'illusion est, en psychologie, une erreur de perception, une interprétation erronée de perceptions sensorielles de faits et d'objets réels. Pour le psychanalyste, l'illusion n'a pas le même statut d'erreur, mais d'une croyance qui séduit, abuse l'esprit. En 1919, son ami Romain Rolland publie *Liluli*, et le lui envoie. *Liluli* c'est l'illusion ; « *Liluli*, reine du monde ». Freud reprend le terme : les

représentations religieuses sont une illusion. Freud circonscrit l'illusion religieuse aux religions judéo-chrétiennes. L'illusion c'est vouloir la véracité de l'existence d'un dieu tout puissant au-dessus des hommes, la promesse d'une vie après la mort, etc. ; ce n'est pas une « erreur », car nous n'en savons rien, mais une croyance, un espoir dont l'homme a besoin.

Pour l'enfant, le père apparaît comme un être tout puissant et protecteur. De cette représentation infantile découlerait la croyance en dieu : « Dieu est un père exalté, la nostalgie du père est la racine du besoin religieux » (Freud). A son élève et ami Sándor Ferenczi, il dira en 1910 : « Je vous confie volontiers une idée qui m'est venue au tournant de l'année : l'ultime fondement des religions c'est la détresse infantile de l'homme ». Freud croit au progrès de l'homme : un jour il pourra se passer de cette illusion pour une attitude, une pensée plus scientifique. Un jour, les dogmes et les doctrines religieuses, dans lesquelles il est plongé depuis l'enfance et auxquelles il adhère automatiquement, seront critiquées et abandonnées par lui, pour une « science qui n'est pas une illusion » (Freud). L'homme ne peut rester dans l'infantilisme. On pense à la théorie d'Auguste Comte et à sa Loi des trois états : théologique, métaphysique et positif, par lequel l'humanité et les individus passeraient, depuis l'enfance jusqu'à la maturité.

Mais Freud, dans son approche critique de la religion, n'est en rien un Émile Combes, cet anticlérical forcené. Il reconnaît les valeurs morales, sociales de la religion, sa lutte contre les instincts, etc., même s'il la considère comme une névrose collective, économisant d'ailleurs la névrose individuelle. Reprendrait-il à sa manière la formule de Marx, la religion comme « opium du peuple » ?

Ce « lucide et vaillant petit livre », écrit sur un « ton modéré » selon Romain Rolland, Freud en avait pourtant annoncé la parution à son ami Pfister comme sa « déclaration de guerre ». Le « *Seelsorger* » (celui qui prend soin des âmes) était devenu entre-temps un véritable ami : « Dans les semaines qui vont suivre paraîtra une brochure de moi qui vous touche de près. En effet cela faisait très longtemps que je voulais l'écrire mais je ne cessais de remettre par égard pour vous jusqu'à ce qu'à la fin la poussée fut devenue trop forte. Cette brochure traite - facile à deviner - de mon attitude toute de refus en matière de religion - sous toutes ses formes, même dégradées ». La réponse du Pasteur est immédiate : « Votre substitut de religion, c'est en substance la pensée des Lumières du XVIIIe siècle, orgueilleusement revue et modernisée » (*Lettre* du 26/11/27) et il écrira à son tour un essai : *L'illusion d'un avenir*.

La thèse principale de Freud, nous pourrions la résumer brièvement ainsi : l'homme sera capable de se passer de la consolation de la religion, est reprise deux ans plus tard, sur un ton plus pessimiste, dans *Malaise dans la culture*.

S'il abandonne l'illusion religieuse l'homme pourra-t-il se sentir mieux ici-bas, dans la civilisation, la culture ? Cet essai devait s'intituler d'abord *Le bonheur et la culture*, puis *Le malheur dans la culture*. Les temps ne présagent rien de bon en Europe (montée du nazisme) ni aux États-Unis (l'effondrement du marché de Wall Street est imminent). Freud, à l'écoute du désordre social, reprend, sans le citer, le débat avec R. Rolland. La dédicace de la deuxième édition de *Malaise* : « A son grand ami océanique, l'animal terrestre » montre leur différence (cf. R. Dadoun dans *Etudes Rollandiennes*, n°14, je souligne). Mais le « sentiment océanique » que Rolland a exposé à Freud ne l'a pas laissé en repos - cette « sensation d'éternité, ce sentiment de quelque chose d'illimité, d'infini, en un mot d'océanique » - est pour Rolland la « source réelle de la religiosité ». Sensation totalement étrangère à Freud. Si nous lisons sa correspondance à sa fiancée, nous pouvons penser que Freud a sans doute éprouvé au moins dans l'état amoureux que « le toi et moi ne font qu'un ». Il peut se représenter cette sensation dans la relation du nourrisson avec sa mère, et il l'a observé dans les états pathologiques où les limites du moi sont floues. Mais ce rationaliste n'a pas l'expérience vécue d'états « océaniques », de corps sans limites, qui peuvent s'éprouver dans l'ascèse du yoga, la transe ou l'extase mystique... C'est un homme de raison qui donne le primat à l'intellect.

Dans *Malaise dans la culture*, entre la « découverte (des) vérités les plus banales » comme il l'écrit à Lou Andreas Salomé, Freud essaie encore davantage de réconcilier les hommes à leur culture. Car les hommes souffrent des restrictions pulsionnelles qu'elle leur impose. Or elle s'est peu à peu développée pour les aider, les protéger de la nature et d'eux-mêmes. Mais « l'aversion naturelle pour le travail » entre en conflit avec la contrainte au travail, et le renoncement aux instincts ou pulsions n'est pas accepté par tous ; et chacun, avait-il déjà posé

dans *L'avenir d'une illusion*, peut être « virtuellement un ennemi de la civilisation », et l'enfant en particulier, d'où la nécessité d'une éducation, d'une morale. Pas religieuse pour autant. Freud est un grand « destructeur d'illusions ».

Il continue ce rejet des illusions dans son dernier grand texte, plusieurs fois remanié : *L'homme Moïse et la Religion monothéiste*. On connaît sa thèse, historique : Moïse n'est pas Juif mais Égyptien, et le monothéisme qu'il essaie d'imposer à son peuple découle du culte d'Aton, religion que le pharaon Aménotepe IV avait déjà instaurée (cf. travaux de Karl Abraham sur cette question). Moïse aurait été tué par son peuple et son meurtre refoulé, mais toujours présent dans l'inconscient.

L'écriture en est définitivement terminée en 1937, mais l'ouvrage ne pourra pas sortir « à cause de scrupules ou plutôt de dangers extérieurs » dit-il le 27/3/37. C'est qu'il y a quelque chose de révolutionnaire à oser enlever Moïse aux Juifs ; et à dire « que ce fut le seul homme Moïse qui a créé les Juifs » (*Moïse*, p 203) et a fondé la première religion monothéiste.

De plus, Freud souhaite l'indépendance de la psychanalyse qui doit échapper au risque de l'annexion par la médecine et la religion. Il le précise encore à Oscar Pfister : « Je ne sais si vous avez saisi le lien secret qui existe entre *l'Analyse profane* et *l'Illusion*. Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. Je voudrais lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes *séculiers* qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres ».

Son célèbre humour ne manque pas de s'appliquer également sur la religion. Comparant l'efficacité de la psychanalyse à celle des miracles : « je ne crois pas que nos succès thérapeutiques peuvent concurrencer ceux de Lourdes. Il y a tellement plus de gens qui croient aux miracles de la Sainte Vierge qu'à l'existence de l'inconscient. Si nous nous tournons du côté de la concurrence terrestre, nous devons comparer la thérapie psychanalytique avec les autres méthodes de psychothérapie (1933 *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*). De même reprend-il avec humour dans *l'Avenir...* deux vers de H. Heine « Nous abandonnons le ciel aux anges et aux moineaux ».

Pourtant, dans tous ses travaux, de (1907) *Actes obsédants et exercices religieux* à Moïse (*L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, trad. Gallimard 1993) en passant par des cas cliniques, puis *Totem et Tabou* (1912-1913, trad. M. Weber, Paris, Gallimard, 1993), *L'avenir d'une illusion* et *Un événement de la vie religieuse*, (1927, trad. Marie Bonaparte, PUF 1971), *Malaise dans la culture* (1929, trad. Ch. et J. Odier, Paris, Presses Universitaires de France, 1979), Freud n'a cessé de s'interroger sur les religions.

Si on considère le peu d'États où la séparation d'avec l'Église est réalisée, la vision du monde peut-elle ne pas rester religieuse de nos jours ? D'ailleurs certains analystes sont croyants (Françoise Dolto en était un exemple), et quelques prêtres sont devenus analystes. Je m'étonne encore plus de l'essor de sectes ésotériques : Temple solaire, Mandarom (Castellane), plus récemment Néo-Phare (Nantes). De même, l'avancée des « créationnistes » contre les « darwiniens » fait rage dans le débat culturel actuel. Nous devons admettre qu'il existe un besoin religieux, un *Besoin de croire* comme Sophie de Mijolla-Mellor l'écrit et le montre dans un colloque récent : « Les Monothéismes » (*Topique* 96, 2006).

Si l'utilisation des religions empêche de découvrir la vérité depuis les procès de Galilée et de l'Inquisition, et interdit la liberté de penser ou d'écrire, comme les écrivains Salman Rushdie, Talima Nesreen et d'autres encore, l'ont éprouvée, condamnés à mort par les intégristes musulmans, ou bien encore si les religions servent à des fins politiques et guerrières, nous dirons que Freud s'est trompé en pensant que les hommes n'auront plus besoin de croire à des doctrines religieuses.

Mais nous partageons avec lui l'idée que la lutte de l'esprit scientifique contre la *Weltanschauung* religieuse n'a pas pris fin, et que son substitut, la « croyance » dans la science, le Logos, n'est pas victorieux :

« Notre Dieu le Logos n'est peut-être pas très puissant et il ne pourra peut-être tenir qu'une petite part de ce que ses prédécesseurs ont promis. »